

Reconstruire ?

Soixante-dix ans après sa fondation, la pédagogie Freinet a-t-elle un avenir ? Les valeurs qui la fondent, l'idéologie qui l'anime conservent-elles suffisamment de force et de vérité pour s'affranchir de l'usure du temps ?

Lorsqu'un jour de 1920, le jeune homme meurtri par la guerre — qui aurait presque cent ans aujourd'hui — a eu l'idée géniale de transcrire « la course d'escargots » au tableau, il a, dans ce geste simple, ramassé toutes les valeurs de sa pédagogie.

C'est d'abord un acte physique, concret. Il signe l'irruption de la vie dans la classe, dans l'école. Il la révèle aux enfants dans une forme matérielle et malléable dépourvue d'artifices. Il la situe avec eux, au centre de l'action. Et il reste, lui, à la périphérie de plain-pied avec les enfants, mais adulte tout de même. Il oriente, il guide, il décide aussi. A soixante ans de distance, ce geste humble conserve sa limpidité et sa vérité. Celui que nous accomplissons aujourd'hui, dans nos classes de villes, dans nos banlieues dortoirs, dans nos villages qui déclinent, conserve-t-il la force et la fraîcheur du premier ?

Il semble bien que non. Il semble que nous ne parvenions plus à donner suffisamment de sens à ce que nous faisons pour nourrir notre propre conviction et entraîner l'adhésion des autres. Il y a donc crise, au moment où ces valeurs qui nous ont portés et que je viens de rappeler succinctement, sont partagées, y compris par ceux qui hier nous combattaient ou nous niaient. (Combien d'instituteurs ne se réclament-ils pas de Freinet aujourd'hui ? Je ne parle pas des autres plus "élevés dans la hiérarchie". Il s'agit donc d'une crise des formes plus qu'une crise des valeurs. Une crise culturelle qui trouve sa difficulté à faire renaître ces valeurs anciennes et fondamentales sous des formes et dans des directions nouvelles adaptées aux nouvelles conditions de vie. « La vraie technique, disait Darius Milhaud, parlant de la musique, commence au-delà de ce que l'on a acquis. Elle ne doit pas se borner aux formes conquises ». Et c'est vrai. Le rythme du travail de l'imprimerie au plomb s'accordait admirablement bien à celui de l'homogénéité du temps, de l'unité de lieu, à l'apparente immuabilité des valeurs de la France rurale du début du siècle. Le temps morcelé, l'espace éclaté, les repères mouvants et incertains vécus par les enfants et les enseignants d'aujourd'hui

se maîtrisent mieux au rythme de l'ordinateur. Encore faut-il inventer les outils et les techniques adaptés aux projets et aux besoins réels des enfants.

Le thème de la Journée nationale d'Etudes pédagogiques de Lorient « de l'imprimerie à l'imprimante » témoigne de cette volonté de dépasser nos acquis pour nous engager dans de nouvelles conquêtes. Ce fut une véritable révélation d'entendre dire qu'on pouvait remiser les presses à imprimer au musée de la pédagogie, sans préjudice pour la pédagogie Freinet. Il est nécessaire d'accélérer le mouvement sous peine de contrarier l'indispensable évolution de nos techniques.

La disparition de la CEL, dans sa forme ultime et archaïque, est un drame pour ceux qui lui ont donné leur travail, leur affection et parfois une partie de leur vie. Ce sera une victoire sur nous-mêmes si la nouvelle entreprise s'organise pour répondre aux besoins nouveaux de l'école et des enfants d'aujourd'hui. Il faut constater et admettre que la CEL n'intégrait plus l'innovation pédagogique, ne la diffusait plus ou très peu sous forme de produits. Elle avait fini par être à côté des besoins et de la tradition du mouvement. Ce qu'il faudrait aujourd'hui, c'est que la nouvelle entreprise mette à notre disposition l'équivalent de ce qu'elle a mis à la disposition des classes aux meilleures heures de l'imprimerie : des machines électroniques simples, efficaces, rapides. Il faudrait en même temps que l'ICEM imagine les formes de travail nouvelles qui pourraient massivement entrer dans les classes d'aujourd'hui, que ces classes soient riches ou pauvres. On constate que le journal scolaire imprimé (à quelques exceptions près) s'étiole, se sclérose. Mais tout le monde ne sait pas encore que des camarades ont mis au point des techniques de fabrication du journal scolaire en utilisant les outils modernes de tirage et de duplication (traitements de textes, photocopieuses). Ces techniques ont réactivé le journal dans certaines classes, relancé la motivation du maître et des élèves. L'innovation continue, mais elle ne se propage pas dans l'ensemble du mouvement, elle ne se manifeste pas pleinement dans nos rencontres. Les lieux et les structures d'innovation et de recherche sont isolés, repliés sur eux-mêmes, prisonniers de leurs discours "pointus". Ils ne recouvrent plus la totalité du champ de nos pratiques. Ils forment un

tissu fragile relâché et lacunaire. L'innovation ne sortira de ses circuits confidentiels que si elle est vivement coordonnée et orientée à partir d'indications simples et claires. La réussite de la nouvelle entreprise dépend de l'innovation.

Apparaît donc la notion de responsabilité et de pouvoir. Qui oriente ? Qui décide ? Les conditions d'attribution des responsabilités, les modalités de l'exercice du pouvoir doivent être repensées. En pédagogie Freinet, comme ailleurs, ce n'est pas la "base" qui gouverne. L'image de la pyramide reposant sur sa base ou sur sa pointe est un leurre. Une image commode, bien phasée avec nos conformismes, mais sans rapport avec la réalité de l'exercice des responsabilités et du pouvoir. Certes, les choix sont inspirés, orientés ou corrigés par la base, mais ils ne sont pas formulés par elle. Ni du temps de Freinet, ni aujourd'hui — si tant est qu'elle le soit encore — la globalité de notre pédagogie n'est ou n'a été pensée par la base. L'exercice effectif du pouvoir se réalise au sommet. La décision de la création de la nouvelle entreprise en est un exemple très proche et très concret. Il a fallu un concours de circonstances extraordinaires pour que les responsabilités se prennent normalement. L'évolution ici aussi est inévitable. Mieux vaut en être conscient pour la dominer, que la subir.

Ainsi, de maillon en maillon, on remonte la chaîne et l'on constate qu'il y a beaucoup à reconstruire. Mais le noyau dur est intact. Ce qui fait ce que nous sommes, ce que portait en germe le geste simple et limpide de l'instituteur de Bar-sur-Loup demeure. Reconstruire, sur un terrain débarrassé des scories inévitables de la vie et du temps est certainement la meilleure façon de témoigner, 20 ans après la mort de Freinet.

Jacques TERRAZA
(2.10.86)